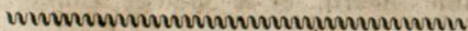


## M. POPOT.



### CHAPITRE XXV.

De toutes les passions humaines, celles de l'avarice et du jeu sont les seules qui soient sans explication, parce qu'ayant toujours été sans avantage, elles ont toujours été sans objet.

Lorsque la santé de madame Popot fut parfaitement rétablie, le goût des plaisirs et de la parure lui



revint : le pauvre mari ne savait plus auquel entendre ; tous les jours table ouverte, et le samedi, soirée chantante et dansante.

Mon ami, disait-elle à son époux, il faut acheter plusieurs tables de jeu; l'écarté est l'ame d'une soirée comme il faut.

— L'écarté ! madame Popot..... Hélas ! que sont devenus le joli corbillon, qui met-on ? des jeunes filles, l'amusant loto des grands mères, le nain jaune des vieux maris, le mariage éternel des jeunes veuves, la célèbre bataille des petits enfans, et le jeu d'oie de nos beaux esprits du seizième siècle ? Quels sont ces jeux brillans qui les remplacent au-

jourd'hui ? L'inévitable boston que le ciel, je pense, dans sa colère, inventa pour la damnation des époux qui ne dansent pas ; la bouillote séduisante qui dispense à la fois les joueurs qu'elle accapare d'esprit, de conversation, voire même d'instruction ; la triomphe et le wisk soporifiques ; enfin le sublime écarté, si éminemment économique, amusant et scientifique.

Nos grands pères seraient bien venus vraiment de nous vanter leur piquet insipide ; les joueurs de profession, leurs creps, biribi, trente et quarante, véritables inventions de l'enfer qui ruinent, en une nuit, plus de familles que le luxe de cin-



( 4 )

quante femmes coquettes en tout un mois.

— L'écarté, mon cher époux, est depuis plusieurs années, constamment à la mode ; il plaît à tout le monde. En voici la raison : il n'exige aucun effort d'esprit ; l'on va, l'on vient, l'on rentre, l'on sort.

Quel attrait pour le Français léger ! Les divers joueurs sont tour à tour vainqueurs ou vaincus, sans avoir eu souvent le temps de jouir de leur triomphe ou de s'affliger de leur défaite.

L'écarté, reprit madame Popot, se joue en causant à droite et à gauche ; il admet vingt paris à la fois ; sous ce rapport, il acquiert un inté-

( 5 )

rêt qu'on cherche vainement dans d'autres jeux. L'écarté, dont ma moralité s'empresse de faire l'éloge, convient aux gens même les plus affairés : le médecin qu'attendent ses malades, l'avocat que réclament ses dossiers, le vaudevilliste qui veut entendre siffler sa pièce, le gros banquier après lequel soupirent vingt courtiers marrons, peuvent se permettre l'écarté dans l'intervalle d'une affaire à l'autre.

Et les femmes, monsieur Popot ! les croyez-vous insensibles aux charmes de l'écarté ? Voyez la jeune Amélie assise à une table de jeu, vis-à-vis du vieux Dermance ; elle est aussi jolie que passionnée pour le



jeu ; le galant vieillard , tout entier au bonheur de contempler cette belle , ne remarque pas la nonchalance avec laquelle Amélie tient ses cartes ; elle est distraite ; serait-ce à cause des combinaisons qu'elle fait au jeu ? Non , c'est à cause de la présence d'un jeune blondin qui , d'une main , badine avec un lorgnon , et , feignant de conseiller la joueuse , baise furtivement sa main blanchette.

— Oui , il est très-plaisant en vérité , reprend M. Popot , d'entendre le vieux Dermance répéter : *Madame , si vous voulez !*

Mais comme cela ne convient pas à ma chère cousine , elle répond à

son joueur : *Je ne le puis , en vérité.*

Vous pouvez ajouter qu'elle lançait , en prononçant ce mot , un regard furtif et malin au jeune blondin , M. Athanase. Je connais beaucoup d'honnêtes femmes à Paris , qui , pour avoir trop souvent figuré à des tables d'écarté , ont couru de plus grand risques encore que votre cousine , et se sont vues forcées de répondre au *si vous voulez* de leur adversaire d'une manière moins dédaigneuse. C'est pour cela que je ne veux pas donner à jouer chez moi.

— Quelle tyrannie ! s'écria madame Popot ; méchant homme , que vous êtes ! je regrette maintenant de n'être pas morte véritablement.



— Parbleu madame, je serais plus heureux et un peu plus riche. Car depuis long-temps votre maladie et vos prodigalités ont mis ma caisse à sec.

L'arrivée du cousin Brismiche vint mettre fin à ces fâcheux débats.

— Ah ! mon Dieu ! qu'avez-vous donc, monsieur Brismiche ? s'écria madame Popot ; comme vous êtes pâle et défait !

— Ne m'en parlez point ; je viens d'apprendre une nouvelle funeste pour vous et pour moi ; aujourd'hui grand, demain petit ; hier pauvre, aujourd'hui riche, voilà le train du monde ; la bascule est l'image de la vie ; l'un monte, l'autre descend ;

celui-ci tombe, celui-là s'élève. Pas de bien sur terre qui ne soit produit par un mal.

— Explique-toi mieux, cousin, reprit M. Popot, je ne te comprends pas.

— Voici le fait : ce matin, je rencontre un mien ami d'enfance, Oscar Cornichet ; ses traits sont méconnaissables, un chagrin profond semble miner son existence ; je lui serre la main, une larme s'échappe de ses yeux ; je devine une confidence ; son cœur, jadis ouvert au mien, a besoin encore d'épanchement. Cornichet, comme vous savez, avait hérité d'un hôtel dont le revenu n'était pas moindre de vingt cinq mille francs.



— Eh bien ! après... car tu me fais mourir d'impatience, répliqua Popot.

— Cousin, on s'ennuie donc d'être riche ! on se lasse donc d'être heureux !

— Apparemment, mais tout cela ne me dit pas le sujet de ta visite.

— Vous saurez donc que mon ami Cornichet, lancé dans le monde, fréquentait des capitalistes et notamment des agens de change ; il lui prit un beau jour fantaisie de jouer la rente et d'acheter à prime. Peu de fonds lui suffirent d'abord pour ce genre de spéculation : la fortune semblait le favoriser ; mais bientôt

ses achats s'accrurent au point qu'il fit, en deux ou trois reprises, une perte de cinquante mille écus. Les primes sont exigibles tout de suite : Cornichet hypothèque son hôtel, satisfait l'agent de change et tente de nouveau le sort.

L'individu très officieux qui, du jour au lendemain, avait procuré à mon ami Cornichet ses fonds, était un fils de famille qui, par une singularité bien rare, avait non seulement su conserver la fortune de son père, ex-fournisseur des armées, mais même, par son esprit d'avarice et d'égoïsme, l'avait accrue considérablement. C'était, du reste, un fat bien niais, bien impudent, qui sa-



vait flatter les gens riches et dédaigner les malheureux.

Bref, Cornichet irrité de ses premiers échecs se risque de nouveau sur le conseil de son prêteur en question, et, pour comble d'infortune, une baisse inattendue dans le cours le réduit à l'affreuse nécessité ou de compromettre l'honneur de l'agent de change dont il avait la confiance, ou d'être ruiné tout à fait. Le choix de mon ami Cornichet ne pouvait être douteux; la vente de son hôtel se consomme; l'agent de change jouit alors secrètement du malheur de l'homme dont il convoitait le domaine: le contrat vient d'être signé. A peine Cornichet est

rentré chez lui, comme je l'attendais afin de dîner avec lui (et c'est pour la dernière fois), qu'il se jette près d'une table, cache sa tête entre ses mains et verse un torrent de larmes.

Soudain son impitoyable acquéreur, vêtu avec élégance, se présente et tire mon malheureux ami de la rêverie profonde où il était plongé. Son chapeau sur la tête, sa main gauche appuyée sur sa canne, ses jambes croisées, son binocle aux yeux, il lorgne avec dérision l'infortuné Cornichet et lui dit ce peu de mots: — Mes gens attendent que monsieur nous fasse le plaisir de se retirer.



— Quelle affreuse situation ! s'écrie madame Popot ; j'en pleure comme une biche.

— Et moi, je suis ruiné, répond l'époux ; car dernièrement j'ai fait chez lui un placement qui était ma dernière ressource.

— Sort cruel ! s'écrie le cousin Brismiche ; moi qui espérais occuper une place importante chez mon ami !... Enfin, pour vous finir, c'était bien en vérité le coup de pied de l'âne. Cornichet, sans proférer une parole, se lève, jette un dernier regard sur tout ce qui l'entoure, et entre dans sa chambre à coucher en refermant la porte sur lui ; et quelques instans après nous

entendons la détonnation d'une arme à feu. Je m'élançai pour lui porter secours, il était trop tard : mon ami n'existait plus.

— Mon pauvre cousin, disait Popot, en spéculation comme en politique, en amour comme en affaires, la faute d'un jour cause bien des années de repentir. Femmes à la mode, gens en place, hommes du monde, craignez tous la bascule.

— Ah ! ça, c'est vrai, répondit Brismiche ; en attendant je m'invite à dîner avec vous.

— Volontiers, cousin, asseyez-vous.